

L'écrivain, le syndicaliste et le père Entretien avec Alain Vadeboncoeur

Mauricio Segura

Number 79, Winter 2020

Pierre Vadeboncoeur

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92266ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Segura, M. (2020). L'écrivain, le syndicaliste et le père : entretien avec Alain Vadeboncoeur. *L'Inconvénient*, (79), 20–24.

L'écrivain, le syndicaliste et le père

Entretien avec Alain Vadeboncoeur

PROPOS RECUEILLIS PAR **Mauricio Segura**

Urgentologue et vulgarisateur scientifique bien connu, Alain Vadeboncoeur est le fils de Pierre Vadeboncoeur et le gestionnaire de son œuvre. Nous l'avons rencontré pour discuter du parcours intellectuel de son père à l'occasion du dixième anniversaire de son décès.

En 2020, on célébrera non seulement le dixième anniversaire de la mort de votre père, mais aussi le centième anniversaire de sa naissance. Que signifient pour vous ces commémorations ?

Mon père est mort à quatre-vingt-neuf ans. C'était quelqu'un qui, jusqu'à la fin de sa vie, est resté intellectuellement très en forme, encore très actif. La famille et moi, nous ne nous apercevions pas tout à fait de son âge avancé. Donc, ce centenaire me donne le vertige. Par ailleurs, je constate que quelqu'un qui meurt disparaît aussi, de nos jours, assez rapidement de l'espace public. Oui, certaines gens ont voulu souligner ou souligneront sa mémoire par des colloques, des livres, par la mise en place d'un prix créé par la CSN, prix qui porte son nom et qui récompense un essai québécois. Cependant, je constate qu'avec le temps, même s'il demeure un écrivain très estimé, il n'est presque plus diffusé. La mémoire collective est quelque chose qui s'estompe assez rapidement. Il ne m'est donc pas facile de parler de la pertinence de son œuvre, quand je vois que celle-ci est peu présente dans l'espace public. Afin de perpétuer sa mémoire, je songe à entreprendre des démarches pour qu'une bibliothèque ou un lieu public porte son nom.

Aujourd'hui, quand vous pensez à votre père, quels souvenirs vous viennent à l'esprit ?

Mon père était un écrivain assez secret. Il parlait très peu de son travail d'écriture, sinon à Marie, ma mère. Il partageait plus facilement sa vie de syndicaliste que sa vie d'écrivain. Je me souviens qu'il écrivait tous les matins à notre chalet du lac Nominique, dans les Laurentides. Dans mon esprit, il y a trois Pierre Vadeboncoeur : l'écrivain secret, le syndicaliste et mon père. Les gens me rappellent souvent le syndicaliste, l'homme d'action. Quant à moi, je me souviens surtout de la vie en famille, notamment les quinze dernières années de son existence. Me reviennent à l'esprit des images des étés passés au chalet, avec ma mère, ma femme et mes enfants, desquels il était très proche.

Dans *Un amour libre*, texte dense paru en 1970, où il épouse le point de vue d'un enfant, il se penche sur la relation père-fils. Il se montre un fin observateur de la vie intérieure d'un enfant, semble fasciné par le mystère de l'enfance...

L'enfant du livre, c'est moi. C'est le livre de mon père que j'ai le plus relu et qui me

touche évidemment le plus. Il avait quarante-trois ans quand je suis né. À cause de son emploi comme conseiller technique et juridique à la CSN, il était souvent sur la route, en négociation partout au Québec. Quand nous habitons à Saint-Hilaire, de grandes périodes s'écoulaient pendant lesquelles il était absent de la maison. Dans les années 60, il a obtenu à la CSN un poste plus stable. En 1963, nous avons déménagé à Outremont. À ce moment-là, il était plus près de la famille. Ce changement dans sa vie professionnelle a coïncidé avec ma naissance. Étant le benjamin de la famille, j'ai eu un rapport privilégié avec mon père, un rapport concret que mes frères et sœurs n'ont pas connu de la même façon. On peut faire une lecture abstraite d'*Un amour libre*, mais pour moi cet essai est au contraire très factuel, moins éthéré qu'on ne le pense. Le livre, me semble-t-il, ne se contente pas de décrire la subjectivité d'un enfant, il explore avec fascination la découverte du rôle de père. Je pense que ce texte se démarque dans son œuvre, et qu'il est en avance sur son temps : il décrit une figure de père à laquelle on n'était pas encore habitué au Québec. Il se montre un père attentif à la paternité, un peu comme les pères d'aujourd'hui.

Dans cet essai, comme dans bien d'autres, son écriture est toute empreinte de ce que certains ont appelé son « mysticisme » ou son « spiritualisme ». Je crois qu'on comprend mieux sa pensée quand on sait son admiration pour des écrivains comme Charles Péguy...

Il parlait parfois de l'écriture de Péguy, des répétitions, des boucles présentes dans sa prose. Elle le fascinait. Il s'identifiait au personnage de Péguy aussi, le militant socialiste, le nationaliste, l'écrivain catholique. Il appréciait d'autres auteurs avec un enracinement chrétien, comme Paul Claudel, mais aussi quelqu'un comme Simone Weil. C'est ce qu'il raconte dans *L'écrivain et son lecteur* (Leméac, 2011), sa correspondance avec Paul-Émile Roy, qui lui aussi avait une forte sensibilité chrétienne. Pour ma part, quand on évoque le « mysticisme » de mon père, je pense à *Fragments d'éternité* (Bellarmin, 2011), un livre extrêmement épuré, complètement orienté vers une pensée qui tourne le dos à tout pragmatisme. C'est un aspect de lui qui se manifestera plus fortement à la fin de sa vie. Mais je tiens à préciser que mon père n'était pas pratiquant.

Quel regard portez-vous aujourd'hui sur *La ligne du risque* (Hurtubise, 1963), essai qui est devenu un classique du corpus québécois ?

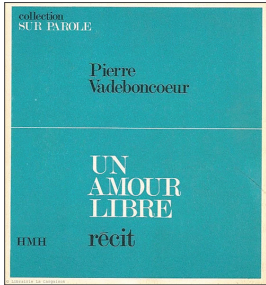
La ligne du risque et *Les deux Royaumes* (Éditions de l'Hexagone, 1978) sont les deux œuvres de mon père que l'on cite le plus souvent. Il faut savoir que mon père a renié la plupart de ses premiers écrits. Dans sa correspondance avec Paul-Émile Roy, il juge une bonne partie de ses œuvres insatisfaisantes. Pour comprendre *La ligne du risque*, il faut revenir un peu en arrière. En 1997, quand nous avons quitté la maison d'Outremont, ma famille et moi sommes tombés sur des photos où figurait Edmond Vadeboncoeur, mon grand-père. On le voyait entouré de ses amis notables et de Camillien Houde, du temps que ce dernier était maire de Montréal. Mon père s'est mis à nous parler de notre grand-père, chose qu'il avait très peu faite jusque-là. Edmond était le président de l'Ordre des pharmaciens du Québec et avait été l'un des fondateurs de l'École de pharmacie de l'université Laval à Montréal. Un homme très libéral. Comme ses amis de longue date, Michel Chartrand et Pierre Elliott Trudeau, mon père est né dans un milieu très aisé. Mais entre les âges de vingt et trente ans, il était tourmenté, ne travaillait pas, probablement en dépression. Plus précisément, jusqu'à la mort d'Edmond en 1946, mon père n'a eu que des *jobines* ici et là. Quand, en 1950, il entre dans le milieu syndical, il prend une tout autre direction que celle de sa famille. Sur le plan personnel, c'est cette rupture qu'il essaie de décrire dans *La ligne du risque*. Il y dépeint la rupture avec son milieu d'origine, mais aussi la rupture de sa génération avec le règne de Duplessis, une génération qui épouse les idées du *Refus global*. Dans une certaine mesure, il politise sa rupture personnelle, la rend universelle. Et à quarante-trois ans, il exauce son souhait le plus cher, qu'il traîne depuis l'âge de vingt ans, celui de devenir écrivain.

À lire des essais comme *L'autorité du peuple* (Éditions de l'Arc, 1965), on devine que son expérience syndicale (de 1950 à 1975) l'a beaucoup nourri comme écrivain...

C'est clair. S'il n'était pas tombé dans l'action, je ne sais pas ce qu'il serait devenu. Deux choses vont l'aider à surmonter son mal de

vivre : d'une part, la CSN ; de l'autre, ma mère, une femme qui est demeurée dynamique toute sa vie.

À partir de 1950, mon père va commencer à se battre pour une classe sociale qu'il ne connaît à peu près pas : les ouvriers. Il est d'abord conseiller à la CSN et sera souvent appelé à négocier. Il côtoie alors des ouvriers, entretient avec eux des relations qui lui paraissent simples et authentiques. En famille, il revient beaucoup sur ces rencontres et rappelle l'aspect très fraternel de ces relations. Plus tard, dans les années 1960, toujours à l'emploi de la CSN, il devient un penseur de cette institution. Il propose un syndicalisme avec un projet de société, un syndicalisme qui tient compte de l'ensemble de la société.



Dans les années 1960, il délaisse son anti-nationalisme pour appuyer l'indépendance du Québec, qu'il voit comme un moyen de libérer les Québécois du colonialisme canadien. Selon lui, « le nationalisme québécois est par lui-même un non-conformisme, porteur actuel et potentiel de maints défis » (L'Action nationale, avril 2006).

C'est après sa mort que j'ai découvert le moment de son éveil au nationalisme. Il raconte dans *Le pays qui ne se fait pas* (Boréal, 2018), sa correspondance avec Hélène Pelletier-Baillargeon, que cette expérience a eu lieu au retour d'un voyage sur la Côte-Nord, au début des années 1960. Après avoir négocié avec les dirigeants de la Iron Ore Company à Sept-Îles, il constate la difficulté de s'affirmer des ouvriers québécois et le rapport de force inégal qui existe entre les anglophones et les francophones. Mon père a alors quarante ans, c'est donc un éveil assez tardif.

Mais par la suite, c'est une cause qu'il embrassera totalement. Il devient membre du PQ et le restera toute sa vie. Dès lors, la plupart de ses amis sont souverainistes. Pour lui, c'est une question de survie de la culture québécoise et de la langue française. Il défend cette cause de toutes les façons possibles, sauf par une carrière politique. René Lévesque, homme pour qui il avait une grande admiration, l'a pourtant invité à quelques reprises à se lancer. Mais mon père ne se voyait pas dans un tel rôle, probablement parce qu'il ne voulait pas sacrifier sa vocation d'écrivain et qu'il préférerait un rôle plus effacé.

En lisant la correspondance avec Hélène Pelletier-Baillargeon, j'ai aussi réalisé que son

instinct politique, qu'on vante parfois, n'était pas toujours juste. Il a des mots très durs pour Jacques Parizeau, qui, selon lui, n'est pas clairvoyant, alors qu'il encense Pierre Marc Johnson. Comme on le sait, le premier a réussi à peu près tout ce qu'il s'est proposé d'accomplir, tandis que le second a connu une carrière politique comme leader qui n'a pas fait si long feu.

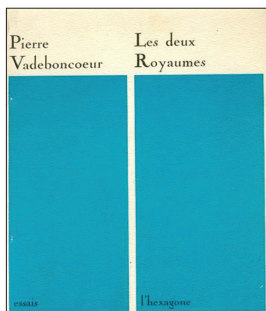
Enfin, toujours en parcourant sa correspondance avec Hélène Pelletier-Baillargeon, j'ai été très étonné de son profond pessimisme politique. Il dit avoir la conviction que la souveraineté ne se fera jamais, mais il n'ose pas avouer cela publiquement. C'est assez troublant. Il avait un côté fataliste et messianique, selon moi. Il était aussi assez convaincu de notre disparition future comme peuple.

En 1975, il décide de se consacrer exclusivement à l'écriture. Il a alors cinquante-cinq ans. Qu'est-ce qui motive cette décision ?

Il prend cette décision pour deux raisons. D'abord, bien qu'il soit écrivain depuis des décennies, il n'avait jamais pu se consacrer entièrement à l'écriture. Étant le seul dans le couple à avoir un travail régulier, il ne pouvait abandonner son emploi à la CSN : il devait subvenir aux besoins de sa famille. Mais après 1970, c'est ma mère qui prend le relais : elle recommence à exercer son métier de travailleuse sociale. Elle le rappelle encore de nos jours, mon père a été très heureux à partir de 1975 de pouvoir se consacrer entièrement à l'écriture. Mais il y a une autre raison : au début des années 1970, le marxisme-léninisme était devenu omniprésent dans le milieu syndical. Il trouvait ce militantisme extrême très difficile et en souffrait beaucoup.

En 1978, il publie *Les deux Royaumes*, où il décrit sa déception face à la modernité qui, selon lui, nous prive de mémoire et dont les contemporains sont des « taupes ». Comment interprétez-vous cet essai aujourd'hui ?

Il est certain qu'il y a dans l'œuvre de mon père certains éléments de la pensée conservatrice. On le remarque dès ses premiers écrits, dans un texte comme « La joie », par exemple. Personnellement, j'avais remarqué ce trait dans son admiration pour Charles de Gaulle et, plus tard, pour Lucien Bouchard. Des hommes centristes, un peu à droite, clai-





1. Remise du prix Duvernay en 1971. Pierre Vadeboncoeur, en compagnie de son épouse Marie et de François-Albert Angers.



2. À Paris en 1983. De gauche à droite : Rita Gombrowicz, Robert Marteau, Pierre Vadeboncoeur et Gaston Miron.



3. Quelques membres de l'équipe de la revue *Maintenant* en 1973. Au premier rang : Michèle Lalonde, Hélène Pelletier-Baillargeon et Pierre Vadeboncoeur. À l'arrière : Fernand Dumont, Richard Guay, Jacques-Yvan Morin, Louis O'Neill et Guy Rocher.



rement conservateurs. Il y a aussi chez lui un rejet de certaines manifestations de la culture américaine, en particulier la contre-culture californienne, peut-être en raison des expériences liées aux nouveaux modes de vie adoptés par certains de mes frères et sœurs aînés – expériences qui ont parfois provoqué des remous au sein de ma famille.

Par ailleurs, il avait une admiration presque exagérée pour la culture française. Il était en particulier fasciné par l'histoire de la France, son alma mater. Le Québec dans son esprit était une émanation de la France. C'est pourquoi l'aspect américain des Québécois le rebutait un peu. Il était aussi le produit du cours classique qu'il avait suivi au collège Jean-de-Brébeuf dans les années 1930. Pour lui, la perte du cours classique, c'était une catastrophe. Nous avons des discussions sur ce sujet, sur lequel nous n'étions pas d'accord. Il oubliait trop souvent, à mon sens, que bien peu de familles à l'époque avaient accès à ce fameux cours classique.

Ce qui est admirable avec sa pensée, c'est qu'il est impossible de la réduire à une idée, à une cause. Il était nationaliste, mais conscient des dérives intrinsèques à ce courant. Il était pro-syndicaliste, mais il n'a cessé de se montrer impatient face à ceux qui cherchaient à convertir la moindre injustice en cause militante. Il s'épanouissait en dehors de toute idéologie...

Tout à fait. Il disait aussi que lorsqu'il écrivait, il avançait sans savoir où il allait. Il ne voulait pas qu'on réduise sa pensée à un système. Il écrivait sans plan pour aller là où l'écriture le menait. Il offrait une pensée dans toute sa complexité.

Vers la fin de sa vie, dans les pages de notre revue, qu'il qualifiait d'« inquiète » et de « foyer critique », il revendiquait la nécessité d'agir face au défi écologique, malgré « l'opacité de la situation ». Selon lui, « des mesures visant des buts écologiques à portée de nos moyens [devaient] être prises malgré tout » (L'Inconvénient, n° 31, novembre 2007). Deux ans plus tard, dans un essai intitulé « Un avenir aveugle et incontrôlable », il avançait que « la croissance, vantée sur toutes les tribunes, est un cancer, c'est une excroissance », que « désormais les effets pervers de la production dépassent énormément ses avantages » (n° 39,

novembre 2009). Plusieurs de ses derniers textes sont des charges...

J'y vois une continuité de pensée, puisque toute sa vie durant il n'a cessé de remettre en question les fondements du capitalisme. Ces textes rejoignent certains essais de *La ligne du risque*, par exemple. Sans doute parce que ces écrits de combat me rejoignent davantage, je trouve que sur ces thèmes son jugement est très assuré. Ces textes circonstanciels, en faveur du combat écologique, contre le néolibéralisme, contre Bush, par exemple, sont virulents, mais assez justes. C'est vrai, on peut lui reprocher ici et là de forcer le trait dans sa critique de la culture américaine. Mais, en règle générale, quand il critique l'impérialisme américain, il avance des choses vraies.

Sont parues de manière posthume sa correspondance avec Hélène Pelletier-Bailargeon et celle avec Paul-Émile Roy. Il paraît que vous travaillez sur un autre livre de correspondance...

Effectivement, Lux éditeur et moi, nous préparons la correspondance de mon père avec Pierre Elliott Trudeau. C'est toute l'histoire du Québec de la deuxième moitié du 20^e siècle qui est en filigrane, parce que cette correspondance s'étend de 1943 à 1995. Ces deux jeunes de la haute bourgeoisie outremontaise feront toute leur scolarité ensemble, jusqu'à la fin de leurs études de droit. Il seront ensemble à *Cité libre* et dans plusieurs mouvements de pensée. Puis, comme on le sait, ils évolueront, sur le plan des idées, du nationalisme québécois surtout, dans des directions complètement opposées. Par moments, la relation sera évidemment très tendue. On observe alors de longs silences épistolaires, mais à la fin de leur vie ils renoueront à l'occasion des conventuels du collège Jean-de-Brébeuf. Le résultat, qui relate cette amitié entre hommes d'abord très unis mais que la vie va séparer, est fascinant. Je n'avais en fait aucune idée de l'ampleur de cette correspondance. Si tout se passe comme prévu, ce livre devrait paraître en 2020. ■

